

qu'une chose : comment la Goualeuse sortira-t-elle des mains de la Louve, ou : au diable le critique qui m'empêche d'avoir la suite de ce feuilleton que j'ai lu en frissonnant ; ces mots qui le terminaient promettaient de si belles horreurs : « A qui avait appartenu cette tête que l'on voyait sanglante au pied de cette tour (1) ? »

M. Janin ne se décourageait pas, il taillait derechef sa plume et se remettait à l'œuvre, car il savait qu'après tout le public ne pouvait pas tenir à ce régime malsain, que le jour de l'oubli viendrait bien vite pour ces manufacturiers littéraires, et que l'esprit et le bon goût prendraient tôt ou tard leur revanche.

Le public, en effet, il a mieux fait que de ne pas quitter le critique, il est revenu à M. Janin qui, un beau jour, s'est trouvé à une belle place dans la littérature de notre époque.

Et cela en dépit des envieux, des auteurs flagellés qui ne lui ont épargné ni le sarcasme, ni l'injure, ni l'insulte, et qui n'ont pas craint d'aller jusqu'à la diffamation. Pour tuer cette réputation, toute arme était employée selon la force, l'adresse, l'audace et la haine de chacun, depuis cet aiguillon, le petit article du petit journal, jusqu'au pamphlet, cette épée à deux tranchants qui blesse si souvent la main qui la tient. La vie littéraire de l'homme n'était pas seulement attaquée, on ne se contentait pas de railler, de parodier ce style si charmant en ses jeux capricieux et l'érudition du critique, on le pourchassait jusque dans sa vie privée. Le jour de son mariage, le feuilletoniste, dans sa joie, avait entr'ouvert un peu imprudemment la porte de sa maison ; l'ennemi y entra et forçait la porte de la chambre à coucher.

(1) Dans presque tous les romans publiés il y a dix ans, dans les journaux on trouvait comme un appât pour le réabonnement, vers le 15 ou le 30 de chaque mois, un feuilleton laissant ainsi pittoresquement l'intérêt en suspens.